

11 Novembre

Texte de Raphael Esteves

Joseph entendait le sifflet du train qui venait le chercher en gare de Mortagne sur Sèvre. A cet instant, il n'entendait que lui, ce sifflet envahissant que l'approche affûtait comme un cri, un cri qui s'amplifiait comme il devenait incessant.

Il regardait sortir du virage, dévorant le chemin fer dans sa furieuse allure, ce train qui refusait de ralentir. Il sentait la débordante odeur de la machine, émaner de la puissante mécanique, qui se précipitait, et se précipitait, et se précipitait, jusqu' à se fracasser contre lui et s'engloutir au fond de sa poitrine.

Joseph fut saisi dans la suffocante abîme de la torpeur. Il ouvrit les yeux, dans un spasme crispa ses doigt autour du froid canon de son lebel. Mais Joseph était bien là, dans un trou sur le front à l'Est de la France, et ce cri, ce cri était celui d'un obus qui venait de s'écraser, tellement près qu'il avait senti éclabousser sur son visage des crachins de boue, tellement près qu'il vit exhumé des cadavres ensevelis de la veille.

Mais comment la terre ne se brise-t-elle pas ? Il y en avait des corps tombés au hasard de la mort, qui paraissaient noués les uns aux autres, évanouis dans le même gosier, dévorés par la même bête, une bête qui jamais ne se rassasie. Des corps, qui se confondaient comme la puanteur du sang qui coagule, de l'hétère, de la vinasse, de la poudre, de l'urine...ces odeurs que Joseph tentait d'exorciser en fumant lui qui jusque-là n'avait jamais fumé.

Ils'était mis à croire aussi, profondément, croire était devenu viscérale. Depuis qu'il connaissait la guerre, il savait qu'il ne pourrait supporter ce en quoi jusqu' alors il doutait, ce que l'on disait être pire : l'enfer. Joseph secoua ses jambes pour reconnaître l'entièreté de son corps, et par la même, il réveilla cette atroce douleur clouer dans son pied droit. Cette grolle était trop petite pour lui, mais la sienne avait été retenue quelque part dans la boue en transportant le cadavre d'Armand jusqu' ici, dans ce trou. Alors il avait pris sa grolle à Armand. Il avait aussi troqué avec lui sa capote de laine, car celle d'Armand était trouée dans le dos, et Joseph n'avait déjà que trop vu les poumons que la cage thoracique d'Armand avait mis à nu. Il avait bien tenté de retourner son corps, mais devant il ne reconnaissait même plus la face d'un homme.

Alors il l'avait laissé comme ça. Il était désolé de le voir pieds nus, surtout en la présence des rats, des rats que même la peur n'arrêtait plus. Les rats étaient les ennemis les plus proches. Ils grignotaient les visages, les nez, les oreilles, les pieds. Il n'était pas question de se laisser pieds nus. Il avait l'impression de toujours les entendre couiner, à croire qu'ils se riaient de la folie des hommes qui venaient se sacrifier là, devant eux.

Joseph savait qu'il luttait sur plusieurs fronts, que l'ennemi était innombrable, et que ces innombrables ne faisaient qu'un dans la tâche de les rendre fou, de les abîmer, de les saigner. Joseph s'était promis que lorsqu'il rentrerait à Mortagne il s'achèterait les plus beaux vêtements, avec les plus beaux des tissus sortis du Fleuriais.

Il l'avait dit à Eugène qui était là aussi, dans ce trou, avec lui. Eugène, ce gamin, sûrement le plus jeune du régiment, qui travaillait comme tisserand et qu'il voyait souvent se picher la calbasse au café de «la mère Taupier», rue du château. Là-bas il avait la réputation d'un arsouille, mais ici, on sait comme la gnôle donne le courage, alors peut être qu'Eugène se voulait simplement, là-bas, plus courageux que les autres. Il en faisait se marrer Eugène. Souvent il grimpait sur les tables à s'égosiller dans des chants ou des imitations, parfois il dérobaît deux ou trois pas de valse à une femme, cueillie au hasard, quand il traversait la place de l'église dans le brouhaha du marché.

Ici, il ne souriait plus que rarement Eugène. Sa bouche souriait, mais son regard était affreux. Il baragouinait tout seul. Il s'était perdu quelque part dans sa caboche. Joseph le cherchait parfois quand il le tenait ce regard, mais en vain. Il lui souhaitait de ne pas souffrir là où il était, et qu'il y reste, jusqu'à ce qu'on le ramène à sa maison, dans sa belle rue des étangs, oui, qu'on le ramène à sa maison, qu'on le ramène à la raison.

Mais c'est sûrement à l'hôpital saint Alexandre qu'on le ramènera Eugène, le temps qu'il se requinque. L'autre jour il s'était mis à crier quand la grêle est tombée, persuadé qu'on lui tirait dessus. Il écrivait sur un petit calepin, pour pas oublier de dire au docteur Pichat, partout où il avait mal. Il écrivait à sa femme aussi, qu'il disait. Mais il n'avait pas de femme Eugène. Parfois Joseph se demandait si c'était pas les poux qui l'avaient rendu comme ça, à force de lui boire son sang de la tête. Ce fusil qu'il tenait dans les mains n'empêchera jamais la grande faucheuse de lui couper ses guibolles. Il s'était fait à cette idée Joseph. Parfois, il se demandait si, comme lui, les allemands espéraient ne plus jamais avoir à tirer, si comme lui, dans la gamberge, ils essayaient encore de se convaincre que tout n'était qu'une question de courage.

Qu'est-ce que ceux qui ont voulu la guerre peuvent-ils bien acheter avec le prix de toutes ces vies ? Mais, qu'est devenue la terre, celle qui nourrissait les hommes et leurs familles ? La terre ici, elle avale les pères, les frères, les fils. Que sont devenues les haies du bocage qui distinguent les parcelles. Ici les haies sont des barbelés qui exhibent des morts comme des fantômes. Et le ciel ? Ici c'est le ciel qui observe, c'est lui qui anticipe.

Ici rien ne bourdonne hormis les avions. Et la brume, la brume légère des vallées de la sèvre, ici n'est qu'un lourd brouillard de gaz assassin. Les mitrailleuses se mirent à transpercer l'air d'une horizontale averse et Joseph en avait même senti une emporter l'ange qui passait entre lui et Eugène. Alors il s'était enfoncé un peu plus dans le trou. Il regarda Eugène qui ne sortait plus sa tête de la boue. Il ne l'a pas appelé. Il ne trouvait pas la force de l'appeler. Seulement il pria qu'il se glisse plus bas et qu'il relève la tête Eugène. Mais son visage restait plongé dans la boue. Joseph ne pouvait en supporter plus. Eugène ne devait pas mourir. Eugène ne pouvait être alors que le dernier mort. S'ils l'avaient connu ces faiseurs de guerre, ils n'auraient pas supporté une minute de plus que l'on ne puisse envisager la paix en sa mémoire. Mais il n'en était rien, Eugène n'était plus, et la guerre continuait de tuer Joseph de désespoir.